I. Langue et Littérature

Akesson Joyce, *Arabic Morphology and Phonology. Based on the Marāḥ al-Arwāḥ by Aḥmad b. Alī b. Masʿūd*

Brill, Leiden-Boston-Köln, 2001(Studies in Semitic Languages and Linguistics, XXXV).
21,5 x 29,5 cm, 444 p.

Ce travail consiste en une édition critique, une traduction et un commentaire d'un traité de *taṣrīf* dû à un certain Ibn Masʿūd, dont nous ne connaissons que le nom, mais qui a vraisemblablement vécu entre la fin du 7e/13e s. et le début du 8e/14e ; au demeurant, l'obscurité qui entoure ce grammairien n'empêcha pas son ouvrage de connaître un succès non négligeable et une diffusion assez importante, s'il faut en juger par le nombre des copies qui nous en sont parvenues et des commentaires auxquels il a donné lieu. Cette datation, que l'A. appuie sur des indices solides (p. 7-8), ferait remonter le *Marāḥ al-Arwāḥ* à une période où le *taṣrīf* semble connaître un regain d'intérêt, marquée par une floraison de traités aux proportions souvent considérables : le *Šarḥ al-Mulūkī* d'Ibn Yaʿīš (mort en 643/1245), la *Šāfiya* d'Ibn al-Ḥāǧib (mort en 646/1248), son commentaire, le *Šarḥ al-Šāfiya*, par al-Astarābādī (mort en 686/1287), et le *Mumtiʿ fī l-taṣrīf* d'Ibn ʿUṣfūr (mort en 669/1270), pour ne citer que les plus connus. Comparé à ces ouvrages, dont il n'a sans doute ni l'ampleur ni probablement l'ambition, le *Marāḥ* n'en présente pas moins des caractéristiques qui semblent assez originales, sous deux aspects au moins.

Le premier a trait aux limites et à l'organisation du *taṣrīf* ; il s'agit là d'une particularité de cette discipline qui, contrairement à la grammaire « généraliste » (*naḥw*), pour laquelle il existe un modèle canonique d'organisation remontant au *Kitāb al-Uṣūl* d'Ibn al-Sarrāǧ (mort en 316/928), ne semble pas s'être entièrement stabilisée même à la période assez tardive dont nous parlons. Sans entrer dans des détails techniques qui seraient hors de propos ici, nous pouvons dire que les variantes entre les traités tiennent à la place plus ou moins grande qu'y occupe la morphologie proprement dite, et à la manière dont elle est traitée. Dans des ouvrages plus anciens, comme le *Mulūkī* d'Ibn Ǧinnī (mort en 392/1002), elle est réduite à la portion congrue, et n'apparaît en fait qu'à travers le processus d'« augmentation » (*ziyāda*), c'est-à-dire l'inventaire des segments phonétiques (*ḥurūf*) susceptibles de s'ajouter, dans diverses positions, aux segments constituant la racine ; une telle manière de procéder exclut naturellement la possibilité de regrouper et de traiter de manière autonome les processus morphologiques propres à telle ou telle catégorie (par exemple le verbe, simple ou dérivé) : la *ziyāda*, ainsi conçue, n'est que l'un des quatre processus à l'étude desquels se résume le *taṣrīf* selon Ibn Ǧinnī, les trois autres étant : la « substitution » (*ibdāl*), qui englobe en gros les processus d'assimilation, y compris ceux qui concernent les « segments faibles » (*ḥurūf al-ʿilla i.e.* le *alif*, le *wāw* et le *yā'*), l'effacement (*ḥaḏf*) et le déplacement de voyelle (*naql*).

Au 7e/13e s., il semble en revanche y avoir un consensus pour considérer que cette approche revient à laisser de côté un certain nombre de questions qui relèvent à proprement parler du *taṣrīf* (1) ; cela étant, la part de morphologie que l'on y adjoint est assez variable. Ainsi, Ibn Yaʿīš, qui commente l'ouvrage d'Ibn Ǧinnī, lui ajoute un chapitre introductif de son propre cru (sans correspondant dans le texte de base), traitant de la morphologie du verbe simple et dérivé, et des noms déverbaux (participes, adjectifs verbaux, noms de lieu et d'instrument). Ibn ʿUṣfūr, quant à lui, introduit en plus un inventaire des schèmes nominaux, et inclut, assez logiquement, l'ensemble des processus de *ziyāda* dans la première partie, consacrée à la morphologie ; dans la seconde, qui traite de la phonologie, il regroupe par ailleurs sous une rubrique unique (*iʿlāl*) l'ensemble des processus concernant les *ḥurūf al-ʿilla*, qui chez Ibn Ǧinnī étaient dispersés entre la « substitution » l'« effacement » et le « déplacement vocalique », et sous une autre ce qui concerne les racines géminées, qui relève lui aussi du « déplacement vocalique ». C'est toutefois Ibn al-Ḥāǧib qui adopte sur ce point la position la plus maximaliste, en abordant, en plus des questions que l'on vient de mentionner, la formation du diminutif, de l'adjectif de relation (*nisba*) et des pluriels brisés (2) ; la même tendance à ratisser large apparaît d'ailleurs dans son approche de la phonologie, qui accorde une place non négligeable à des questions généralement rejetées dans le *naḥw*, telles que les processus phonologiques intervenant au contact de deux noms (*iltiqā' al-sākinayn, hamzat al-waṣl*) ou les variantes de réalisation du *alif* (*imāla*) et de la *hamza* (*taḫfīf al-hamza*, *hamzat bayna bayna*).

Malgré leurs différences, ces traités semblent s'inscrire dans une logique globalement identique, qui consiste à ne traiter la morphologie que sous forme de prolégomènes et en se limitant à ce qui est jugé nécessaire pour la compréhension de la phonologie, considérée quant à elle comme la pièce de résistance du *taṣrīf* ; les variations d'un auteur à l'autre s'expliquent par des divergences d'appréciation sur le contenu exact de ce qui est jugé nécessaire à cette fin. La solution d'Ibn Masʿūd, quant à elle, semble prendre le contre-pied de cette attitude : son ouvrage se présente fondamentalement comme un traité de morphologie du verbe (dérivés nominaux inclus), où la

(1) Voir G. Bohas et J.-P. Guillaume, *Étude des théories des grammairiens arabes. I Morphologie et phonologie*, Damas, 1984, p. 15-21.
(2) Ibn ʿUsfūr (t. I, p. 31 *sq.* dans l'éd. Qabāwa) mentionne ces questions parmi celles qui relèvent à proprement parler du *taṣrīf*, bien que l'usage (auquel il se conforme) soit de les traiter dans les ouvrages de *naḥw* (Bohas et Guillaume, *op. cit.*, p. 17).

BCAI 19 (2003) Akesson Joyce : Arabic Morphology and Phonology. Based on the Marāḥ al-Arwāḥ by Aḥmad b. & ʿAlī b. Masʿūd, recensé par Jean-Patrick Guillaume
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

phonologie n'intervient que dans la mesure où elle permet de traiter les cas particuliers, à savoir les verbes géminés et ceux dont la racine comporte une *hamza*, un *wāw* ou un *yā'*. Le plan de l'ouvrage est à cet égard des plus clairs. Un premier chapitre, le plus long, est consacré au verbe « sain », abordant successivement : la relation entre le verbe et le *maṣdar* et entre le verbe simple et ses formes dérivées ; la conjugaison de l'accompli ; celle de l'inaccompli ; celle de l'impératif ; le participe actif ; le participe passif ; le nom de lieu et de temps ; le nom d'instrument. Les chapitres suivants traitent, dans l'ordre : du verbe à gémination (*muḍā'af*) ; du verbe à *hamza* (*mahmūz*) ; des verbes « faibles » (*mu'tall*), comportant un *wāw* ou un *yā'* en première, deuxième, puis troisième radicale ; et enfin des verbes « doublement faibles » (*lafif*). Est en revanche exclu tout ce qui concerne la morphologie nominale (hormis les dérivés du verbe), ainsi que les discussions sur la nature et le statut des augments (*ziyāda*), mais aussi de nombreuses questions de phonologie ne concernant pas directement le verbe, comme les processus d'assimilation consonantique (*ibdāl*), qui occupaient, les unes et les autres, une place considérable dans les traités dont nous venons de parler.

La démarche d'Ibn Mas'ūd semble obéir principalement à un souci pédagogique ; elle lui permet en tout cas d'élaborer un plan d'exposition particulièrement clair et simple, comme on a pu le constater ; un plan qui, de surcroît, est centré sur ce qui pouvait être perçu, à cette époque au moins, comme le « noyau dur » du *taṣrīf* : c'est dans la conjugaison des verbes géminés et défectueux que les processus phonologiques sont à la fois les plus visibles et les plus réguliers, se prêtant mieux de ce fait à une exposition systématique.

Le second aspect par lequel le *Marāḥ* marque son originalité est la place importante qu'y occupent les discussions relatives à la motivation des faits grammaticaux, ainsi que la topique employée à cette fin. Sans doute, l'idée que la grammaire ne saurait se borner à enregistrer les faits et qu'elle doit aussi en rendre compte est-elle l'une des constantes de la tradition arabe, et particulièrement dans le domaine du *taṣrīf*. On sait qu'Ibn Ǧinnī a, notamment dans les *Ḫaṣā'iṣ*, mené sur ce point une réflexion particulièrement approfondie, suggérant que l'ensemble des processus morpho-phonologiques pourrait être ramené au jeu d'un principe unique, la « contrainte de lourdeur » (*istiṯqāl*), garantissant l'optimisation du rapport entre la quantité d'énergie dépensée par le locuteur pour réaliser une forme et la quantité d'information dont elle est porteuse. À la période qui nous intéresse plus directement, le 7e/13e s., cette notion est très fréquemment reprise par les traités grammaticaux, et notamment par Ibn ʿUṣfūr, qui s'y réfère de façon quasi systématique dans le *Mumti'*.

Ibn Mas'ūd, quant à lui, opte pour une approche nettement différente et, à ma connaissance du moins, assez originale, dans la mesure où ses explications se réfèrent à un domaine qui occupe aujourd'hui une place importante dans la réflexion linguistique, la mimophonie. Ainsi, pour rendre compte de la préfixation de *li-* pour former le jussif à la 3e personne (*li-yaf'al*), il fait valoir (p. 72) que le *lām* est issu du milieu de l'appareil phonatoire (*min wasaṭ al-maḥāriğ*), tout comme la « troisième personne » (*al-ġā'ib*, l'absent) est « au milieu » de l'acte de communication, « à mi-chemin » entre le locuteur et l'allocutaire (*fī wasaṭi kalāmi l-mutakallim wa-l-muḫāṭab*). La même idée est développée, de manière un peu surréaliste, à propos des marques de personnes à l'inaccompli (p. 66) : le *alif* (3) a été choisi pour la première personne, parce qu'il provient du fond de la gorge, qui est le « point de départ » de l'appareil phonatoire (*mabda' al-maḥāriğ*), comme le locuteur est le point de départ du discours (*mabda' al-kalām*) ; de même le *wāw* a été choisi pour la seconde personne, parce qu'il provient de l'extrémité opposée de l'appareil phonatoire, son « point d'aboutissement » (*muntahā al-maḥāriğ*), tout comme l'allocutaire (*muḫāṭab*) est le point d'aboutissement du discours... après quoi, poursuit Ibn Mas'ūd, ce *wāw* a été transformé en *tā'* pour éviter d'avoir des formes comme **wawğalu* (pour *tawğalu*), comportant deux *wāw* consécutifs ; le *yā'*, enfin, qui provient du milieu de l'appareil phonatoire, a été choisi pour la troisième personne, pour les mêmes raisons que ci-dessus.

Ainsi formulées, ces considérations prêtent sans doute à sourire. Toutefois, pour peu qu'on les débarrasse de quelques paralogismes naïfs, on ne peut s'empêcher d'observer une convergence remarquable entre les principes qui la sous-tendent et des conceptions aujourd'hui très généralement admises concernant la catégorie de la personne et le fonctionnement de la communication (voir les célèbres travaux de Benveniste et de Jakobson). Par ailleurs, l'hypothèse d'une origine mimophonique de certains éléments de la langue comme les déictiques ou les pronoms (et par conséquent des marques de personne, qui sont d'anciens pronoms) apparaît aujourd'hui, sinon établie, du moins tout à fait défendable dans son principe.

Ces quelques remarques visaient à souligner l'intérêt du *Marāḥ al-arwāḥ*, intérêt qui justifiait pleinement d'en donner une édition critique, d'autant plus que les deux éditions imprimées (non critiques au demeurant) étaient depuis longtemps introuvables. À cet égard, il convient de souligner la remarquable qualité du travail accompli par l'A., aussi bien dans l'établissement du texte que dans tout l'aspect proprement philologique de l'ouvrage : collecte des informations bio-bibliographiques, description des manuscrits, apparat critique, établissement des index (10 au total !), rien ne manque, et tout est réalisé avec un soin et une précision qui ne laissent rien à désirer.

(3) Selon un usage un peu relâché, mais assez fréquent, *alif* est employé ici pour désigner la *hamza* ; Ibn Mas'ūd exploite cette ambiguïté terminologique au profit de la thèse, évidemment fantaisiste, selon laquelle les marques de personne correspondent aux trois « segments faibles » *alif, wāw* et *yā'*.

BCAI 19 (2003) Akesson Joyce : Arabic Morphology and Phonology. Based on the Marāḥ al-Arwāḥ by Aḥmad b. & ʿAlī b. Mas'ūd, recensé par Jean-Patrick Guillaume
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

On n'en est que plus désolé de ne pouvoir porter un jugement aussi positif sur l'ensemble de l'ouvrage ; mais sa lecture, il faut hélas le dire, laisse partagé entre le respect pour la somme de travail qu'il représente et l'ambition scientifique qui l'anime, et la tristesse de voir tant d'efforts aboutir à un résultat à peu près illisible. Ce qui est en cause, redisons-le, ce n'est ni la compétence de l'A. ni la qualité de sa lecture des textes grammaticaux, mais plutôt l'absence d'une réflexion préalable sur les dimensions et la nature de son projet : s'agit-il de donner une traduction du *Marāḥ* accompagnée d'éclaircissements permettant au lecteur non familiarisé avec les textes grammaticaux de décrypter certains passages difficiles et de mieux appréhender les enjeux de certaines discussions techniques ? de mettre en évidence l'apport spécifique d'Ibn Mas'ūd à l'élaboration du *taṣrīf* ? de présenter le *taṣrīf* en général à travers le texte d'Ibn Mas'ūd ? ou encore de traiter de la morphologie verbale de l'arabe en utilisant le *Marāḥ* comme support ? En fait, tous ces niveaux d'approche du texte sont sollicités tour à tour, dans le plus grand désordre, avec tout de même une prédilection exagérée pour le dernier mentionné : donner le paradigme complet de tous les types de verbes depuis *ḍaraba*, p. 129, jusqu'à *waqā*, p. 376, ou la liste exhaustive des schèmes de *maṣdar* des formes dérivées (p. 107 *sq*.) était d'autant plus inutile que ces informations sont toujours données selon la graphie arabe, et restent donc totalement opaques aux éventuels lecteurs non-arabisants, les seuls susceptibles d'en tirer profit ; les autres auront simplement l'impression de lire la grammaire de Wright dans le désordre, ce qui n'est ni très intéressant ni très récréatif. Outre ces dérives, qui, à vue de nez, occupent bien plus de la moitié du commentaire, une place considérable est consacrée à l'exégèse de certains passages de la traduction, qui, tout en ayant un intérêt réduit, posent des problèmes d'interprétation particulièrement épineux. Ainsi, p. 51 en haut : « *The emphasized word does not indicate that it is the origin of the etymological derivation, but of the declension* » (*al-mu'akkadiyya lā tadullu 'alā l-aṣālati fī l-ištiqāq bal fī l-i'rāb*), expression particulièrement obscure qui nécessite une bonne page de commentaire (p. 99). Soulignons bien que la traduction en elle-même n'est nullement en cause : sans doute aurait-on pu dire, en serrant le texte de plus près, « la corroborativité ne prouve pas la primauté sous le rapport de la dérivation lexicale, mais de l'assignation des marques casuelles », mais ce ne serait guère plus limpide. Le problème est tout simplement qu'Ibn Mas'ūd, comme tous les grammairiens de son époque, fait usage d'un discours extrêmement codé, surtout lorsqu'il s'agit d'évoquer des discussions dont l'objet a depuis longtemps été tranché par la tradition : il s'agit en l'occurrence du débat, totalement académique, sur la question de savoir si c'est le verbe qui dérive du *maṣdar* (position canonique), ou l'inverse (position attribuée traditionnellement aux grammairiens de Kūfa [(4)]), et la phrase en question évoque, sous une forme lapidaire, la réponse classique à une objection classique à la doctrine canonique.

Mais le comble est peut-être atteint dans le commentaire de l'« Introduction » d'Ibn Mas'ūd : de 9 lignes de texte parfaitement banal l'A. parvient à tirer plus de 6 pages in-quarto d'un commentaire aussi verbeux qu'inutile : une page entière (p. 45) est consacrée au mot *rūḥ*, au prétexte qu'il intervient dans le titre, avec références au *Lisān al-'Arab*, citations coraniques et comparaisons avec l'hébreu, le syriaque, et diverses variétés de sudarabique. Un peu plus loin, à propos de la formule *a'taṣimu bi-Llāhi 'amma yuṣimmu wa-sta'īn wa-hwa ni'ma l-mawlā wa-ni'ma l-mu'īn* (p. 38), le lecteur apprendra (p. 45) que *Ibn Mas'ūd relies here with humility on God, so that He helps him fulfill his task* ; suivent une citation coranique et une formule du même genre tirée d'un autre traité grammatical.

Cela est d'autant plus agaçant que cet Orénoque d'informations inutiles et de précisions oiseuses contient aussi plusieurs pépites : des observations fines et judicieuses, reposant sur une très solide et réelle maîtrise du sujet, qui éclairent réellement les aspects les plus originaux du texte. Mais il faudra au lecteur bien du courage et de la patience pour les recueillir, et il risque fort d'en tirer la conclusion qu'une simple édition critique et un ou deux bons articles auraient avantageusement remplacé cet indigeste pavé. On s'étonne d'ailleurs que les directeurs de la collection n'aient pas suggéré cette solution à l'auteur.

Jean-Patrick Guillaume
Université Paris III

(4) Rappelons que, quelle qu'ait pu être l'existence réelle de l'école de Kūfa, elle ne s'est pas prolongée au-delà des premières décennies du 4e/10e s.

BCAI 19 (2003) Akesson Joyce : Arabic Morphology and Phonology. Based on the Marāḥ al-Arwāḥ by Aḥmad b. & 'Alī b. Mas'ūd, recensé par Jean-Patrick Guillaume
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net